

Couwenbergh, J.-P., Bruxelles, Belgique

POUR UNE CONCEPTION LABYRINTHIQUE DE L'ESPACE. OU COMMENT
CONCILIER PRIVATISATION ET COMMUNAUTÉ

Habiter ensemble, ou coexister dans un climat de tension ? tel est encore trop souvent la seule alternative offerte dans les quartiers d'habitations sociales.

L'écrasante majorité de la production de ces 25 dernières années répond mal à la double caractéristique de l'acte d'habiter, à savoir s'approprier un territoire pour créer le lieu de la privatisation et s'insérer dans un voisinage pour satisfaire son besoin de communauté. Les innombrables doléances sur les grands ensembles témoignent de cette situation : il y a foule sans qu'il y ait groupe, isolement sans solitude, promiscuité sans proximité.

L'interrogation de départ est donc : favoriser un usage optimum de l'habitat, en conciliant les aspirations individuelles et collectives ?

Il convient de se rappeler ici les exigences propres aux deux phénomènes concernés : privatisation-communauté.

La privatisation au niveau de l'habitat implique à la fois un aspect symbolique et affectif, à savoir la constitution d'un "chez soi", lieu appropriable par excellence et d'autre part un aspect plus physique et psychologique, à savoir la possibilité de retrait dans une situation habituellement de haute densité. Le premier aspect implique une possibilité de choix que seule la diversité permet. La diversité, c'est-à-dire l'opposé de ce qui a été fait à l'époque des "grands ensembles", conçus pour des familles standards. La diversité des types d'habitat, des formes architecturales, des tailles de logements doit faire écho à la diversité des aspirations, des modes de vie et des modèles culturels des habitants.

Le deuxième aspect implique une diminution de la perception psychologique des autres, afin d'assurer une proximité sans promiscuité. Maîtriser son propre logement, "être bien chez soi" est insuffisant si au seuil du logement commence un univers hostile, ou dévalorisant, d'où l'importance de considérer la communauté.

La vie communautaire ou si l'on préfère dans le cas présent le sentiment d'appartenance à une collectivité de quartier est sans doute le deuxième élément constitutif d'une vie quotidienne de qualité. Deuxième non en importance, mais certainement dans le temps, car c'est seulement dans la mesure où l'individu a réglé ses problèmes de privacité qu'il peut commencer à explorer le territoire environnant.

Ce sentiment d'appartenance à un quartier, à un voisinage est un sentiment complexe qui se forme de plusieurs points de vue : c'est pour certains le sentiment d'être en accord avec ses voisins et d'avoir un style de vie proche. Pour d'autres, c'est le sentiment d'être reconnu dans sa

différence. C'est encore trouver dans son quartier des possibilités d'expression et d'épanouissement pour les individus et pour les groupes. C'est enfin avoir pouvoir de décision sur son environnement proche et s'appropriier les espaces communs.

L'existence d'une vie collective est très largement liée à la composition sociale, aux rapports entre les groupes, à l'histoire du quartier. L'organisation de l'espace n'est sans doute pas un facteur décisif dans ce domaine, mais elle ne joue pas pour autant aucun rôle dans la qualité de la vie quotidienne. L'organisation physique d'un quartier peut, à côté d'autres facteurs, freiner ou au contraire favoriser la vie d'un quartier et l'appropriation de ce dernier par les habitants. Ainsi la morphologie urbaine traditionnelle, par exemple, a eu le mérite d'avoir pris en considération la multiplicité et la complexité des aspects de la vie courante, par opposition au grand ensemble ou à l'étalement urbain sans fin qui ont conduit les populations vivant dans ces lieux à un sentiment d'isolement.

Ce sont en effet les villes, dont la structure forme un réseau complexe d'activités et de fonctions richement diversifiées, que nous trouvons les plus attrayantes. La ville complexe semble donc être la seule expression concrète et vécue d'un espace pleinement humain.

Cependant la vie urbaine actuelle et ses deux réalités, à savoir la privatisation et la communauté, nous obligent à rester prudent face à certaines nostalgies rurales ou autres "images-guides" d'un idéal communautaire.

Ces constatations nous amènent à déclarer que seule une forme urbaine, qui tiendrait correctement compte de toutes les contraintes et tensions de notre époque, serait capable de maintenir en elle-même une vie équilibrée.

À la demande d'une privatisation réelle et d'une vie au sein d'une collectivité, quelles sont les réponses possibles ?

Comment l'architecte peut-il les prendre en compte, pour proposer un "cadre de vie" qui satisfasse ces exigences ?

La conception labyrinthique

Dans une situation de densité élevée qui caractérise la plupart de nos zones d'habitat, il s'agit d'assurer le jeu dialectique permanent entre la privatisation et la communauté, c'est-à-dire que l'être doit être pris dans un réseau spatio-temporel de concentration avec les autres et de solitude (retour sur soi).

Afin d'optimiser l'alternance concentration/dispersion, une anatomie différente d'organisation de l'espace est nécessaire.

La recherche d'une telle organisation nous amène à considérer le concept de "labyrinthe". Celui-ci peut se définir comme une partition de l'espace selon des règles d'in-

terdiction et de connexion, dont un des soucis est de diminuer la densité psychologique de perception des êtres tout en permettant une forte densité géométrique.

Le labyrinthe, comme forme de structuration de l'espace, assure le passage d'une logique fonctionnaliste à une logique structuraliste combinatoire. Ses dimensions essentielles sont :

- la complexité morphologique (aspects géométrique et esthétique)
- la complexité fonctionnelle (multiplicité et diversité des fonctions)
- la complexité sociale (la diversité spatiale autorise la diversité sociale).

Par comparaison, la structuration de l'espace issue de la Charte d'Athènes est essentiellement antilabyrinthique.

Dimension psychologique du labyrinthe

Nous n'envisagerons dans cet exposé que l'une des trois dimensions du labyrinthe, à savoir sa complexité géométrique et esthétique. La complexité géométrique du labyrinthe est liée au nombre total d'accidents de parcours et concerne principalement le trajet, le déplacement de l'être dans l'espace. Elle caractérise, dans le cas de l'architecture, l'agencement des volumes les uns par rapport aux autres, ainsi que les éléments de liaisons. A ce niveau, bon nombre de villes ont une structure labyrinthique. Nous parcourons chaque jour plus ou moins consciemment des labyrinthes, que ce soit pour aller de notre domicile à notre lieu de travail, ou dans la découverte d'une ville inconnue. Cependant bien que nous parcourions ces labyrinthes de façon inconsciente, nous ne les vivons pas de façon indifférente. D'où l'importance du "contenu" des labyrinthes, de la qualité des "environnements" qui s'y succèdent. Ainsi au-delà de l'aspect géométrique, se situe une notion plus générale et plus importante qui est la complexité esthétique qui prend en compte l'ensemble des stimuli répartis à l'intérieur du labyrinthe. Pour aborder cet aspect, il faut se rappeler que la relation entre l'homme et son environnement est une relation de communication. Ainsi, l'homme est un organisme de communication qui reçoit, traite et échange l'information avec l'environnement. De même cet environnement et l'architecture en particulier, possède un niveau d'organisation déterminé avec lequel il informe et communique son langage. Dans le cas de l'architecture, il ne s'agit pas d'un langage verbal mais spatial dont les éléments sont les murs, les portes, les fenêtres, les symboles, etc. Ces différents éléments forment un ensemble susceptible d'être perçu par l'homme, et la variété entre eux s'exprime dans un ordre interne qui équivaut à sa quantité d'information.

En général tout message reçu par l'homme se situe entre deux extrêmes : - message banal - message original à l'extrême. Dans le premier cas, il n'y a pas suffisamment de choses

à observer, à sélectionner, à organiser, il y a un excès d'ordre. Dans le second cas, il y a trop de choses à observer, il n'y a pas de relation entre les éléments, si bien que l'on est accablé par la multiplicité. Entre les deux, il y a un taux optimal de perception qui autorise à explorer, à découvrir progressivement, à voir, à donner sens à l'environnement. Ces deux pôles extrêmes se retrouvent dans notre environnement actuel; en effet d'un côté nous avons la monotonie de certains grands ensembles, la redondance y est à son maximum. De l'autre côté nous avons le chaos des mégalopoles, l'individu s'y sent submergé et n'arrive plus à digérer le message spatial reçu.

Ces deux situations ont pour effet de provoquer un comportement inefficace chez l'individu, celui-ci perd tout contrôle sur l'espace, de plus il en résulte bien souvent un état d'isolement non désiré. Finalement, il faut être prudent dans la détermination d'un taux optimal de complexité, car même si psychologiquement les êtres humains préfèrent les environnements complexes, il faut que ceux-ci soient structurés, c'est-à-dire posséder une complexité organisée, car l'individu tout en acceptant une plus grande variété spatiale doit arriver à en former une image mentale significative.

L'être en situation labyrinthique

La situation labyrinthique est par exemple celle du touriste qui découvre les charmes d'un petit village grec ou alsacien, d'un visiteur se promenant dans un musée, etc. C'est une des situations les plus courantes de notre vie dans la mesure où la démarche de l'individu est déterminée par les murs, les parois, les allées, etc., qui constituent la plus grande partie de notre environnement urbain. L'expérience de l'individu en situation labyrinthique sera essentiellement positive si d'une part celui-ci y ressent le plaisir de la découverte de stimuli et d'autre part le plaisir de la solitude. Complexifier l'espace peut en effet permettre d'introduire dans l'habitat une certaine irrationalité susceptible de faire disparaître l'aspect trop fonctionnel des situations spatiales actuelles. Les rapports que les habitants entretiennent avec leur habitat sont pour une large part des rapports émotionnels qui cessent d'exister lorsque l'affectation de l'espace est trop rigoureuse et trop utilitaire. L'organisation complexe confère ainsi à la vie quotidienne plus de richesse affective. Ceci caractérise l'agrément de l'habitation dans la plupart des villes complexes anciennes qui de plus réalisent simultanément deux aspirations fondamentales. D'un côté elle permet la préservation de la vie privée, la séparation, l'intimité. De l'autre, par ses espaces et organisations publics elle crée les prétextes aux rapports sociaux. En ce qui concerne le plaisir de la solitude, il s'agit d'un aspect central du labyrinthe. Dans ce dernier, un individu peut avoir l'expé-

rience de la solitude bien qu'un grand nombre de gens puissent simultanément avoir la même expérience à des distances géographiques restreintes. L'être en situation labyrinthique ne doit cependant pas se sentir contraint à un comportement forcé, c'est-à-dire que la liberté de choix doit être une réalité. Celle-ci devant donner satisfaction aux différents niveaux de privatisation et de communauté.

Génération du labyrinthe

La conception morphologique du labyrinthe repose sur un processus de génération géométrique et esthétique des formes. Les lois de formation sont celles qui proviennent de la théorie des graphes et de la théorie de la perception esthétique. En effet, le labyrinthe peut être considéré comme l'expression en termes simples d'un graphe comportemental des mouvements des êtres, il est en fait une application de la théorie des graphes dans l'espace réel. D'un autre côté, toute configuration architecturale peut être représentée dans l'espace par un ensemble de points et de segments, dont l'ensemble est appelé "graphe". Il y a donc une correspondance à réaliser entre ces deux types de graphes.

Au niveau de la théorie de la perception esthétique, il importe de programmer l'environnement afin d'arriver à un taux optimal de perception.

Aspects pratiques

Outre ces considérations, nous mettrons l'accent lors de l'exposé, à travers des exemples concrets, sur la manière dont le labyrinthe répond à la coexistence privatisation/communauté.

AbdelHadi, A., Cairo, Egypt

PATTERNS OF LIFE STYLE IN A PUBLIC HOUSING PROJECT. A CASE STUDY - CAIRO 1983

Population growth in greater Cairo, and rapid undirected urbanization processes are among the causes of a severe housing shortage, more evident in the low-income sector.

From 1952 until 1976, the Egyptian government sponsored the realization of sanitary stereo-typed Public Housing Projects in various locations in Cairo. They consisted of apartment building blocks, with units of one, two or three rooms plus hall and services (kitchen/bathroom).